

musée jenisch

Nouvelles expositions

Le Musée Jenisch nous régale jusqu'au 31 juillet de trois expositions qui, sans entretenir aucun lien extérieur, offrent au visiteur un véritable parcours de l'esprit – si ce n'est de l'âme.

À l'étage, le Pavillon de l'Estampe nous présente un panorama de l'œuvre de **Pietro Sarto**, peintre-graveur suisse et l'un des membres fondateurs de la fondation William Cuendet & Atelier de Saint-Prex : magnifiques rêveries lémaniques que l'artiste décline à l'aquatinte et à l'huile, et qui témoignent des recherches passionnées que mène Sarto sur les possibilités de ses techniques de prédilection. De là, le couloir s'ouvre sur l'espace **Kokoschka**, et l'exposition temporaire annuelle nous emmène sur les chemins empruntés par l'artiste : ce sont ses croquis de voyage qui sont à l'honneur cette année, grands formats où Kokoschka jette à la craie et au crayon de couleurs ses esquisses vives et puissantes.

Si Kokoschka nous emmène à travers le monde et Sarto nous présente cette rupture soudaine des profondeurs sur l'éclat assourdissant du ciel, dans son traitement du thème dantesque de la remontée des Enfers, nous sommes invités à mener le chemin inverse : nous-mêmes, nous plongerons, nous retrouverons l'enfer après les blancs d'encre des nuages, les ports et les villes – au rez-de-chaussée, c'est une très prenante exposition thématique sur l'Art cruel qui nous attend.

Pietro Sarto nous emporte sur les hauteurs, celles concrètes, palpables, du Lavaux. Il nous montre l'étendue des eaux dans le berceau de ses bras - il nous montre un monde sans regarder par la fenêtre. On se tient toujours debout dans le monde, dit-il, parce que ne nous fait face que ce qu'on a abstrait d'abord. Le lac se fait lune, et l'arrière-plan oublié d'habitude par la main qui peint, vient se coller tout contre nous, dans le creux du dos - ce n'est pas la face arrière, c'est la courbe de l'être blotti dans le monde. Aragon demandait, où est le haut où est le bas dans ce ciel inférieur : Sarto nous montre comme tout est ici, dans la chair vivante. Son œuvre témoigne de sa méditation profonde sur la perspective, sur les perspectives possibles :

très tôt, il choisira pour rendre le plus fidèlement son rapport au monde, la perspective curviligne, qui courbe l'espace de l'image pour y faire entrer ce qui se trouve autour et derrière nous.



Pietro Sarto (*1930), « Petite Sortie de l'Enfer (Pour Mandelstam) », 2006
Héliogravure sur papier, 205 x 147 mm
Musée Jenisch Vevey - Cabinet cantonal des estampes, Fondation William Cuendet & Atelier de Saint-Prex
© Pietro Sarto. Photographie Julien Gremaud

Les Chemins détournés autour de chez soi, c'est Sarto à sa petite barrière qu'une femme célèbre lui indiqua un jour. C'était chez lui, elle était étrangère, mais elle savait que juste là, très près, encore en attente, se trouvait le lieu où il se trouverait : la barrière porte son nom, à présent, il l'a habitée de près pendant toute sa vie. Il y a ceux qui restent et puis ceux qui prennent la route, et c'est Kokoschka.

C'est d'abord les grands formats de ses croquis de voyage qui m'ont interpellée, moi qui m'en vais avec un carnet A5 dans le sac. Dessiner sur le motif, c'est une gymnastique du corps, et c'est très personnel : comment se tient-on dans le monde quand on veut le capturer du crayon ? J'essaie d'imaginer le support, les gestes amples de son bras, comment s'est-il assis ?

Ces feuilles sont immenses, il lui a fallu une planche, un support au support, et cette distance, c'est déjà quelque chose - une condition de la création. L'histoire de l'art aime dresser le schéma de toutes ces positions de l'artiste au travail. Au sol, sur le chevalet, sur le bureau mal éclairé... Ce n'est jamais la même chose. L'imagination habite le corps et ses contraintes, celles de ses matières et de ses outils.

J'aime son utilisation du crayon et de la craie : ces traces rapides, tortueuses, ces aplats de la tranche d'un simple mouvement, l'économie des détails, le contraste des marques, toutes les nuances d'un médium ascétique – c'est juste un peu de pigments compressés. Il y a New-York et sa grande femme accueillante, Berlin tranchée par le froid, un bateau en attente, des visages esquissés.

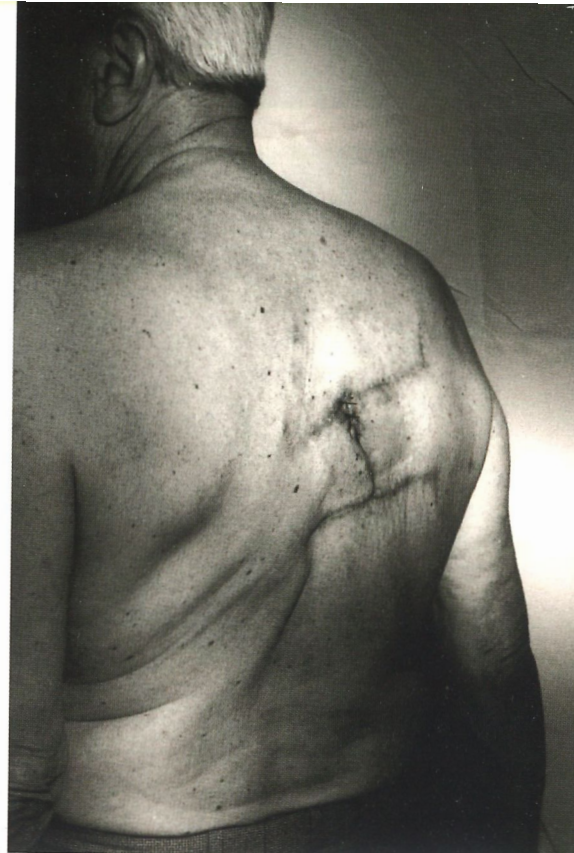
Et puis l'enfer, on y descend – c'est l'Art cruel : on commence par le récit fondateur, la crucifixion du Christ. Le tableau d'Antonio Saura, face à l'entrée de la salle, nous invite à la profondeur de la méditation chrétienne : Sa figure défigurée dans la violence d'une matière travaillée au couteau, ce rouge brun, sang séché, qui laisse ses larmes sur la toile, qui pleure les gris sales d'une chair devenue pur concept pour certains. Cet usage de la limite entre figuration

et abstraction prête une force indubitable au traitement du sujet : il y a dans cette abstraction gestuelle, lourde de matière, une incitation discrète au visiteur de véritablement recevoir dans sa chair le message des œuvres ici exposées.

Sur le mur derrière, une série de *Saint Sébastien*, des lavis d'encre bleue et noire troués d'auréoles : l'artiste Françoise Pérovitch a centré sur de grands formats le torse piqué de flèches, gros plans oppressants et maigres de matière où la grande absente est cette tête de saint à laquelle l'histoire de l'art a prêté souvent les traits de l'extase. Mais l'extase, c'est déjà un après de la souffrance, un après de la cruauté - c'est l'élan de la transcendance qui récompense le martyr migrant de l'enfer humain. Et puis je rencontre quelques objets tendres et épars sur les piques d'Annette Messenger, fragments de poupées ? Prisonniers de ces bas, suspendues à ces lances, criblés de crayons à la pointe tranchante, ces objets comme une vague d'inquiétante étrangeté.



Oskar Kokoschka (1886-1980), « Manhattan - Statue of Liberty I », 1966, publ. 1967
Lithographie sur papier, 755 x 889 mm. Fondation Oskar Kokoschka, Vevey
© Fondation Oskar Kokoschka / 2022, ProLitteris, Zurich © Photographie David Quattrochi



Sophie Ristelhueber (Paris, 1949) « Every One #10 », 1994
Tirage argentique noir et blanc contrecollé sur plaque de fibre de bois,
270 x 190 cm Courtesy Galerie Poggi
Crédit photographique : © Courtesy Galerie Poggi
© 2022, ProLitteris, Zürich

Après la légèreté des paysages, de l'entrain des voyages, le musée Jenisch nous propose une expérience muséale plus sérieuse et solennelle que celles auxquelles nous sommes habitués : présenter la cruauté, dimension inévitable de l'expérience humaine, à travers les œuvres qu'elle a inspiré aux artistes à travers le temps, c'est poser la question brûlante du rôle de l'art, d'un des rôles, tout du moins, qu'il peut endosser. De la catharsis à la dénonciation, ces œuvres cruelles nous invitent à une véritable méditation de l'usage que nous faisons, en tant qu'individus et en tant que collectivité, des images – question plus actuelle que jamais dans notre paysage médiatique quotidien, où l'abondance des images de la violence mériterait d'être réfléchi, dans ses buts et ses implications, dans ses implicites surtout.

Vinciane Vuilleumier